

La fois où...

j'ai suivi
les flèches
jaunes

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dubois, Amélie

La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes

ISBN 978-2-89595-880-2

I. Titre.

PS8607.U219F64 2016 C843'.6 C2016-941519-8

PS9607.U219F64 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture avant : © Niloufer Wadia

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du
Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre
programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis et Amélie Dubois sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

AMÉLIE DUBOIS

La fois où...

**j'ai suivi
les flèches
jaunes**



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Oui, je le veux... et vite!, Les Éditeurs réunis, 2012.

Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!, Les Éditeurs réunis, 2012.

Ce qui se passe au congrès reste au congrès!, Les Éditeurs réunis, 2013.

Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!, Les Éditeurs réunis, 2015.

Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?, Les Éditeurs réunis, 2014.

SÉRIE « CHICK LIT » :

Tome 1. *La consœur qui boit le champagne*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 2. *Une consœur à la mer!*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 3. *104, avenue de la Consœur*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, Les Éditeurs réunis, 2012.

Tome 5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, Les Éditeurs réunis, 2013.

Tome 6. *S'aimer à l'européenne*, Les Éditeurs réunis, 2014.

*En l'honneur de ce livre qui n'a pas
brûlé et de toutes ces âmes-lanternes
rencontrées sur la route, voici le
roman que j'ai écrit pendant que
mes ongles d'orteils repoussaient...*

Il paraît que le destin est comme une vaste forêt qui s'étend devant chacun de nous. Une superficie dessinée et décidée par l'Univers pour chaque âme. Elle est constituée d'une multitude de sentiers sinueux qui s'offrent à notre libre arbitre. Ces parcours représentent la destinée; ce sur quoi nous avons du pouvoir. Une carte topographique de possibilités, de choix, de signes, de décisions, de rencontres... Des êtres humains ou même des animaux croisent notre route sans que nous n'ayons rien prévu, et ce, jamais de manière fortuite. Le hasard n'existe pas. Seule la synchronicité est responsable de ces rendez-vous avec nos âmes-lumières. Sur la route, une certaine guidance nous envoie des indices, des impulsions, une inspiration nous poussant vers là-bas plutôt qu'ailleurs, vers cette personne plutôt qu'une autre.

Mais, comment pouvons-nous reconnaître les signes et nous assurer que la voie empruntée soit la meilleure pour nous? Comment trouver notre chemin lorsque nous avançons dans le brouillard?

Prologue

Il faut que je le quitte.

Je suis insatisfaite. Notre relation ne correspond plus à mes attentes ; ce n'est plus comme c'était avant. Dans le bon vieux temps, à nos débuts, il prenait soin de moi, il me chouchoutait et me cajolait. Il me proposait de nouvelles choses, il tentait de me surprendre, de répondre à mes besoins, de prendre les devants en me plaçant au centre de ses priorités. Il souhaitait le meilleur pour moi. Le *sky* n'avait pas de limites ! Il m'encourageait à me renouveler, à me dépasser, à oser. Il m'écoutait, me conseillait, en restant toujours attentif à tout ce que je lui racontais. Il aimait mon *look* et en était fier, ah ça, oui, et ça paraissait. Je le sentais. Aujourd'hui, non. Ce n'est plus du tout comme ça.

— Mautadit que t'as le cheveu fin... *Anyway*, comme je disais, ça va bien avec mon chum en général... même si, des fois, je le trouve plate. C'est une grosse pantoufle ! me confie mon coiffeur en soupirant, les deux gants maculés de teinture, l'air découragé autant par ma circonférence capillaire peu avantageuse que par sa situation matrimoniale platonique.

Je lui renvoie mon expression habituelle, celle que j'exécute chaque fois qu'il me rengaine que son chum est pépère. Au fil du temps, j'ai savamment élaboré une mimique sur mesure, exprès pour lui. Un genre d'étirement de lèvres suivi d'un regard semi-triste, semi-compatissant, que je rehausse d'un petit coup de tête latéral vers la droite démontrant l'ampleur de mon impuissance face à cet éprouvant volet de sa vie. Une gestuelle faciale assez peaufinée, merci. La fille est pas mal fière.

La fois où...

Pour mon coiffeur, je demeure une psy, comme dans mon ancienne vie. Entre deux coups de peigne, de fer ou de pinceau, il me raconte de longs pans de sa vie, ses déboires, ses joies, ses peines... « Eille?! ALLO? C'est plutôt toi qui serais censé m'écouter avec passion, me dire que je suis si ravissante, si aimable, que ma façon de penser et de voir la vie sont les meilleures qui soient, que j'ai toujours raison et... que mon cheveu n'est pas si fin que ça, OK?! T'as déjà vu des toisons anorexiques cent fois pires! Il est NORMAL, mon cheveu, BON. C'est moi qui suis assise sur la chaise pour une fois et je te paie pour ça, chose bine. » Les honoraires versés aux salons de coiffure incluent toujours une généreuse part pour la portion thérapie existentielle-humaniste, non?

La triste vérité reste que je me sens vraiment frustrée par ma relation avec mon coiffeur. Ça sent la fin... Il me prend pour acquise. Ce n'est plus comme c'était. La passion a disparu. La fougue s'est asphyxiée. Les papillons se sont envolés. Sans trop nous en rendre compte, nous nous sommes laissés glisser sur le versant fatal de la routine, et ça m'attriste beaucoup. Je n'ai pas le goût de prendre ce chemin-là, mais je ne suis plus capable de vivre ainsi.

Il faut que je le quitte.

— Bon, voilà, c'est ton temps de pause! minaude celui-ci en tirant sur ses gants.

Il se détourne aussitôt vers une cliente qui fait son entrée au son du carillon de la porte.

— ALLLLOOOO! s'égosille-t-il dans sa direction, complètement renversé de la voir surgir, et ce, malgré son probant rendez-vous.

J'ai suivi les flèches jaunes

Telle Sharon Stone dans *Basic Instinct*, je pivote ma chaise de cuir noir pour épier la scène. La fille arbore une chevelure épaisse d'un brun L'Oréal-numéro-quatre-parfait qui lui descend jusqu'au milieu du dos. S'il s'agit de sa couleur naturelle, elle me fait suer ainsi que toute la planète entière, je vous en passe un papier. Elle avance vers mon coiffeur, enchantée comme si leur dernière rencontre remontait à des lustres. Coudonc? Revient-elle d'une mission humanitaire paramédicale de première ligne en Syrie? Ils se font la bise dans le vide, en rigolant comme si cela s'avérait un genre de code de salutation secret développé en toute complicité le jour de leurs premiers pas, faits main dans la main au CPE Les petits soleils souriants. Quelque chose de solide, vous savez. BFF « tellement » forever. Yeaaaaah.

Les baguettes en l'air, mon coiffeur s'extasie devant tant de beauté capillaire :

— Mon Dieu que t'as le cheveu épais et fort!

Béate comme une princesse d'Espagne que l'on couvre d'or, de myrrhe et d'encens, la cliente envoie sa généreuse crinière vers l'arrière d'un mouvement de tête rotatoire digne de se désosser les deux clavicules en simultanée.

— Moi je les trouve cassés, lààààà...

Et puis quoi encore? Jessica Alba ressemble à un cul de babouin, peut-être?

Mon coiffeur la tire alors par une main vers le coloriste à lunettes-sur-le-bout-du-nez qui évalue la tête d'une cliente un peu plus loin.

La fois où...

— Regarde ses cheveux! Je capote! gémit-il en toupillant la cliente telle une postiche sur pied.

Le coloriste approche et, à travers ses cerceaux rouges, il analyse du bout de ses doigts les plus sérieux une mèche avant de s'écrier:

— AAAHHH! WOW!

Franchement. Revenez-en. Deux vrais débiles. Affectant une mine indifférente aux réjouissances, je replace ma chaise dans sa position initiale. J'agrippe une revue périmée dans un panier d'osier sur le comptoir, désirant ainsi projeter l'attitude de la fille tellement au-dessus de ces superficialités pileuses. Mes yeux passent en alternance de la revue de mode vestimentaire hivernale au miroir devant: «Je suis toute cernée... Des bottes de poil, ark, sont juste pas belles. Mon cheveu trop fin, mon œil!» Je retourne à la revue: «Lâchez-moi les maudites culottes de MC Hammer, vous vivez dans le passé. Pis l'autre, avec sa grosse tignasse, qui débarque dans place avec son air de pfft! Je suis certaine qu'elle n'aime même pas ses cheveux, comme toutes les filles du monde entier... Les imprimés de triangles et de carrés sur des vêtements, c'est pas beau, ça non plus. Ah non, elle aime ses cheveux, elle, c'est sûr...» Je relève la tête. Le pauvre miroir, bien obligé de réfléchir ma tronche, me renvoie la tête auréolée d'un sparadrap d'une fille jalouse, le front beurré de teinture, par-dessus le marché. Il ne fait vraiment plus du tout attention à moi.

La fille à la chevelure de rêve ayant pris place sur son trône, mon coiffeur passe en coup de vent près de moi pour me chuchoter:

J'ai suivi les flèches jaunes

— Si t'acceptais que je te pose des rallonges en sandwich, t'aurais les cheveux épais comme elle..., puis il repart vers sa nouvelle conquête en volant sur ses Converse.

Mes épaules s'affaissent comme deux ballons qui dégonflent. Avant, il m'acceptait comme j'étais ; maintenant, il veut me changer artificiellement. Va-t-il me conseiller de me faire poser des implants fessiers, tant qu'à y être?! «Tu devrais... le popotin à la brésilienne est très assorti à la coupe mi-longue cette saison-ci.» Ce n'est pas vrai que je vais accepter ça. Oh que non! Je ne compte pas me résigner à figurer au deuxième rang. À être «une» qui pourrait ressembler à, «si...». À être celle qu'il badigeonne de teinture sans faire attention. Non, madame, non, monsieur. C'est hors de question.

Prise d'un élan de frustration – et d'une banale envie de pipi, il faut le dire – je pose mon peu captivant magazine, j'agrippe ma sacoche et je me lève pour me diriger tout au fond du salon où se trouve la petite salle d'eau. En refermant la porte de la pièce plus qu'exiguë, je me retrouve à nouveau devant une glace. La teinture dégouline maintenant le long de mon oreille droite. C'est de la négligence de niveau criminel, ça. Je vais le dénoncer à l'Ordre des coiffeurs du Québec...

— C'est terminé, il faut que je lui dise, que je tente de me convaincre à voix haute en baissant mon pantalon.

«Comment vais-je lui annoncer le divorce?»

Si je ne fixe pas mon prochain rendez-vous en quittant aujourd'hui, peut-être comprendra-t-il que je suis à bout de nerfs? Mieux encore, si je prenais mon rendez-vous comme si de rien n'était et que je ne me présentais pas sans lui donner le vingt-quatre heures de préavis exigé? Bon, là, je suis dans

La fois où...

la colère. Il faut tout de même que je songe à mon affaire afin d'éviter de brûler mes ponts. Et si je ne retrouvais jamais un autre coiffeur compétent ?

En tournant la poignée de la porte pour sortir, celle-ci émet un « crac » louche avant de se mettre à tourner sans fin. « Voyons ? » Je tente la manœuvre à nouveau, mais en sens inverse. Même résultat. L'engin vrille dans le vide et la porte reste barrée. « Mais qu'est-ce que... ? » Dans une ultime tentative, je réalise que je suis bel et bien prise au piège. Bon. J'appelle alors quelqu'un à travers la porte :

— Allo ?

Pas de réponse.

— ALLO ? que je crie encore plus fort.

— Allo ? me répond une voix surprise de l'autre côté de la porte.

— Je pense que la poignée vient de briser... Peux-tu essayer par ton bord ?

Sans me répondre, le gars tourne la poignée, mais au son, j'en déduis que celle-ci tirebouchonne sans fin. Quelqu'un d'autre se joint alors à l'escouade tactique improvisée :

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Il y a une cliente de coincée dans les toilettes ! panique Coiffeur numéro 1 en expliquant la situation à Coiffeur numéro 2.

J'ai suivi les flèches jaunes

— Voyons donc??! s'exclame numéro 2, comme si l'autre venait de lui annoncer la découverte d'un cadavre gisant dans une mare de sang tout près des lavabos. C'est qui?

— Mali...

— C'est ma cliente en temps de pause!? beugle alors mon coiffeur en surgissant comme un lutin près du groupe de premiers répondants.

Le coloriste à lunettes, qui a dû entendre le chahut, rejoint le groupe:

— C'est quoi le problème?

Mon coiffeur étant incapable de répondre, sûrement en raison d'un choc pré-traumatique sévère, Coiffeur numéro 2 rétorque:

— C'est sa cliente! En temps de pause! Prise dans les toilettes!

— Il lui restait combien de temps de pause? s'informe le coloriste, s'intéressant davantage à la réussite pigmentaire de ma coloration qu'à ma sortie des lieux saine et sauve.

— Je vais aller voir! propose mon coiffeur, qui semble tout à coup reprendre du service.

Il crie alors de l'autre bout du salon:

— Il lui reste juste douze minutes!

Voyant que l'intervention pour me secourir dérape un peu, je m'impose d'une voix calme:

La fois où...

— Excusez-moi, tout le monde, non pas que mes cheveux ne me tiennent pas à cœur, mais pourriez-vous penser à faire quelque chose pour me sortir d'ici? Juste si ça vous dérange pas...

Coiffeur numéro 2 s'approche très près de la porte et tente de me rassurer :

— NE PANIQUEZ PAS, MADAME! ON VA VOUS SORTIR DE LÀ! hurle-t-il l'air convaincu que je suis claustrophobe, donc inévitablement en train de m'autoasphyxier avec mon propre air.

— Je panique pas... pas de problème...

— CALMEZ-VOUS! gueule à nouveau Coiffeur numéro 2, probablement lui-même claustrophobe et en pleine séance de projection.

— Qu'est-ce qu'on fait? demande mon coiffeur à la troupe, dans le néant le plus total.

Eh misère... Résignée, la teinture me ruisselant toujours autour du visage, j'abaisse le siège des toilettes pour m'y asseoir. Je sors mon cellulaire pour accéder à la conversation de groupe que j'entretiens avec les filles et j'écris :

Salut. STOP. Je suis prise dans une minitoilette de 1 mètre carré chez mon coiffeur. STOP. L'équipe d'urgence pour me sauver est composée de trois coiffeurs et d'un coloriste. STOP. C'est certain que je sortirai jamais d'ici. STOP. Adieu. STOP.

J'ai suivi les flèches jaunes

— Qu'est-ce qu'il faut faire? Elle va mourir étouffée! En combien de temps on meurt étouffé? s'intéresse tout à coup Coiffeur numéro 2, à peine fataliste.

— Ah mon Dieu!!! Faudrait pas qu'elle dépasse trop son temps de pause, pleurniche mon propre coiffeur, désespéré face à la situation comme jamais auparavant.

— C'est un brun numéro trois que tu lui as appliqué? C'est moins grave pour le temps de pause qu'un roux, certifie le coloriste.

— Imaginez si ça avait été un *bleach* en temps de pause?! agonise mon coiffeur, invoquant alors un scénario de film d'horreur digne de s'appeler *Massacre à la teinture*.

Sérieusement, si l'un d'entre eux répète une fois de plus « temps de pause », je défonce la porte à grands coups de pied pour tous les assommer avec ma sacoche. Non, mais, on s'en contrefout tellement du temps de pause de ma teinture. Quoique, pour être honnête, ça me fait du bien de le voir se soucier de moi un peu. Je me sens comme une fille en peine d'amour qui veut susciter de la pitié chez son ex.

« C'est beau. Va voir ta nouvelle cliente aux cheveux parfaits et abandonne-moi ici. Au pire, je mourrai de faim ou de soif d'ici quelques jours... De toute façon, dans ton cœur, tu m'as déjà remplacée, faque ça te fera rien pantoute. » (Prononcé sur un ton théâtral, le revers de la main plaqué sur le front.) Je pourrais toujours le menacer de lécher la teinture qui me dégouline le long du visage, question de m'empoisonner s'il ne promet pas de redevenir aussi tendre qu'avant avec moi? Une tragédie à la *Roméo et Juliette* signée Revlon, ce serait bon, non?

La fois où...

Coriande répond à notre conversation de groupe :

Adieu certain! Tu vas pourrir là, pauvre toi!
Peux-tu me léguer ton auto, je vais retourner en France avec? Mon chum vient de me dire que la mienne est encore au garage...

Sacha se met de la partie :

Tant que t'as pas une teinture dans la tête...

Oui, justement, c'est ça le fait saillant.

Geneviève se bidonne :

HA! HA! HA! Ça, c'est VRAIMENT drôle!! As-tu des demandes musicales spéciales pour tes funérailles?

Sacha s'informe :

T'avais pas cassé avec ton coiffeur?

Non, pas encore, je suis en pleine réflexion...

Inspecteur Coriande en déduit :

J'ai suivi les flèches jaunes

Cherche pas ! Il sentait la soupe chaude, donc il t'a séquestrée.

En lisant le message, je distingue dans mon angle mort quelque chose qui bouge sous la porte. Toujours perchée sur la cuvette, je m'incline un peu pour voir. Euh? On vient tout juste de me glisser une barre tendre sous la porte. C'est une blague ou quoi? Ils me nourrissent? Ils prévoient que je reste ici combien de temps? Deux ans moins un jour? Merci quand même, mais je préférerais, et de loin, des pinces de désincarcération.

Coiffeur numéro 2, alias l'instigateur de cette assistance alimentaire de secours, semble expliquer la nature de son geste à son voisin, qui a bien évidemment dû le juger :

— Quoi? Elle a peut-être faim. J'en avais deux dans mon lunch... Pensez-vous qu'on devrait tenter de joindre sa famille immédiate pour les mettre au courant?

J'entends alors :

— MADAME? MADAME?

— Oui, oui, que je m'empresse de répondre en approchant un peu de la porte.

Le coloriste myope, désormais à la tête de l'opération de sauvetage, m'avertit :

— Reculez de la porte, madame! Reculez!

La fois où...

Mon Dieu? Ils comptent défoncer à l'aide d'un bélier de police?

Mon coiffeur, qui entend l'alarme indiquant la fin du temps d'attente prescrit, crie comme un putois:

— Son temps de pause est fini!! Oh noooooon!

— Madame, je vais défoncer la porte avec mon pied! Attention!

Je me tapis au fond de la pièce tel qu'ordonné, juste au cas où. Silence. J'entends Coiffeur numéro 1 dire «Vas-y!» pour l'encourager dans son audacieuse initiative. Re-silence. J'imagine qu'il s'élançe de toutes ses forces... Je perçois alors un discret «pouf», doux comme une percussion de triangle, contre le chambranle de la porte. Il me niaise ou quoi? C'était un coup de pied, ça? Ce fut le «pouf» le plus délicat de toute l'histoire des «poufs» depuis la création de l'humanité. Comme si quelqu'un avait simplement lancé un Sponge Towel chiffonné contre la porte.

— Ah non, ç'a pas marché, se déçoit l'auteur du «pouf».

— Frappe un peu plus fort, le prie mon coiffeur.

Un peu? PAS MAL plus fort, oui.

— Mais là, je veux pas briser mes nouveaux Converse édition limitée *urbain vintage*...

Je réécis aux filles:

j'ai suivi les flèches jaunes

Ils essaient de me sauver à grands coups de Converse édition limitée *vintage* dans la porte... Hon ! hon ! hon ! Donc, j'aurai eu une belle vie... ça m'a fait plaisir de vous rencontrer. Je suis triste de manquer le congrès ce week-end, mais bon. Soyez heureuses. Je vous aime et je veillerai sur vous toutes. Amen.

— Ta teinture pique-tu ? demande mon coiffeur, toujours préoccupé par la qualité de son travail.

— Non, ça va..., que je le renseigne, blasée et définitivement résolue à mourir.

— Il faudrait vraiment qu'elle se rince, statue le coloriste, au bord du désespoir.

— Dans l'évier ? propose mon coiffeur, qui pense en même temps qu'il parle.

Je me tourne vers le petit évier, bien trop étroit pour que j'y glisse la tête.

— Oubliez mon rinçage, là, et sortez-moi d'ici, calvaire ! que je dis, exaspérée, mais riant tout de même un peu dans ma barbe de teinture qui ne cesse de s'élargir.

— Il faudrait ABSOLUMENT qu'elle se rince, récidive le tenace coloriste.

— Ah oui, il faudrait..., confirme mon coiffeur, de nouveau submergé par l'enjeu désolant de ma situation capillaire.

La fois où...

— Si elle ne peut pas se rincer dans l'évier, elle pourrait toujours..., suppute le coloriste, qui ne termine pas sa phrase.

Euh... Il sous-entend quoi, le schtroumpf à lunettes? Me rincer dans les toilettes? Franchement. Voir que je vais me mettre la tête dans la cuvette pour me rincer. N'importe quoi.

— Mangez la barre tendre, madame! C'est une pomme-raisin! s'enthousiasme Coiffeur numéro 2, complètement hors sujet.

Je vais crever ici, misère. Je le sens. Je le sais. Je commence à percevoir le tunnel et la lumière blanche... Dans la vie, on ne sait jamais quand notre heure va sonner. Moi, c'est maintenant. Ici. Triste destin. On repassera pour le concept de « mourir dans la dignité ». Au moins, je n'aurai pas de repousse disgracieuse à mes funérailles.

Hallelujah de Jeff Buckley, *Return to Innocence* d'Enigma, *Le vent nous portera* de Noir Désir, *Disarm* de Smashing Pumpkins...

— Qu'est-ce qui se passe? s'informe une voix d'homme que je ne reconnais pas.

— C'est sa cliente!

— Prise dans les toilettes!

— Son temps de pause est fini!

— Elle manque d'air! Moi aussi d'ailleurs... Mais, on lui a donné à manger! Fffff... Je suis comme étourdi...

J'ai suivi les flèches jaunes

— Calme-toi, mon ti-canard. Prends ça, respire..., fait mon coiffeur à l'intention de Coiffeur numéro 2 qui semble tout à coup en proie à une sérieuse crise d'hyperventilation.

Le nouveau venu s'acharne quelques instants sur la poignée défectueuse.

— Reculez! ordonne-t-il sans fournir plus de détails.

Dès lors, un grand fracas se fait entendre et le bois de la porte à la hauteur de la poignée craque. On y a asséné un vrai de vrai coup de pied, cette fois. Il refait la manœuvre une deuxième fois et le loquet de la porte cède enfin. Il ouvre. Je lui souris, toujours assise bien sagement sur la cuvette. Derrière lui, quatre suricates aux yeux ronds me dévisagent comme s'ils s'attendaient à me retrouver gisante et inanimée, la peau légèrement bleutée. Un des sauveteurs – probablement Coiffeur numéro 2 – respire dans un sac de papier brun.

— Aaaaah! *My God!* Ç'a pas de bon sens, cette histoire-là! pleure mon coiffeur.

Coiffeur numéro 2 retire le sac de devant sa bouche tout en s'éventant le col du chandail. Il se renseigne :

— Tu manquais d'air, hein? T'étouffais?

— Non, ça allait. Merci, que je fais en passant devant mon VRAI libérateur, alias le mari d'une cliente, qui roule des yeux jusqu'au ciel.

— Vite! Faut te rincer! gesticule mon coiffeur en sautant sur place comme une gazelle à son cours de Zumba, avant de me prendre par la main.

La fois où...

— T'avais pas une autre cliente ?

— Elle va attendre, voyons, c'est une urgence ! Pauvre toi... Viens ici, là, je vais te faire un bon massage de tête.

Sourire Crest.

Bah... Je l'aime encore, dans le fond. On s'aime encore. Notre histoire n'est pas terminée. De toute façon, j'aurais de la misère à m'imaginer aller voir ailleurs. Après tout ce temps, ça ne pouvait pas finir comme ça, nous deux.

À Barcelone, scène 1

Je m'appelle Mali Allison. Pour celles et ceux qui s'en souciaient, ma teinture fut réussie ce jour-là, et ce, malgré le temps de pause en prolongation dans les toilettes. Or, j'ai bien surveillé que le cuir chevelu ne me déroule pas en lanières dans les jours qui ont suivi. Un mois s'est écoulé depuis cette bouffonnerie digne du théâtre des Variétés de feu Gilles Latulippe. C'était par ailleurs un jour très important, puisque j'allais chercher mon deuxième chèque à vie chez mon éditeur, alias le Grand Manitou. Or, les droits d'auteur initiaux qui m'avaient été versés avaient été si dérisoires que je ne suis peut-être même pas autorisée à dire qu'il s'agissait de « mon premier chèque ». Pour tout vous dire, ces microscopiques royautés n'auraient même pas dû figurer sur un chèque. Gaspillage de papier. Mon éditeur aurait très bien pu fouiller dans le fond de ses poches et me remettre la monnaie qui s'y trouvait en me disant : « Lâche pas Mali, continue ! »